

Serge ULESKI

La consolation

Extrait

Copyright Serge ULESKI. Tous droits réservés.

Vouloir plaire. Devoir plaire.

Après cinquante ans, sans doute peut-on encore regarder ses fesses moulées dans le dernier *jeans* que l'on vient d'acheter, en passant devant une vitrine, le temps de se retourner.

Vouloir encore séduire, et ce faisant, être tentées de cacher son âge, c'est mettre son existence dans la dépendance du regard des autres ; mais c'est aussi triompher, le jour où l'on surprend un commentaire qui fera de la journée qui commence ou bien qui s'achève, la plus belle des journées : « *Quel âge tu m'as dit qu'elle avait cette femme ? Non ?! Moi, je lui en aurais donné cinq ans de moins* ».

C'est l'allégresse. L'espoir renaît. La plus belle des récompenses, ce commentaire inespéré, après tous les efforts déployés durant de longues semaines, de longs mois, devant la glace et le miroir grossissant, à scruter le moindre indice, le moindre signe de détresse ou bien, d'allégresse triomphante. Ce commentaire, c'est une minute de bonheur absolu comme le premier sourire d'un conjoint après des semaines d'indifférence jusqu'à l'abstention ; semaines pendant lesquelles on a bien failli ne plus s'accorder le moindre crédit, le moindre mérite, la moindre qualité.

« *Je l'ai fait !* » s'écrie le cœur, hurlant de joie, d'une joie pure, celle dont seule l'enfance est capable parce qu'elle ignore encore ou bien, parce qu'elle a

déjà oublié que la déception peut à tout moment briser le prochain élan.

Vivre pour cet instant rare et précieux qui rachètera une vie d'une semaine, d'un mois, d'un an, c'est à ce prix que certaines femmes trouvent encore la force d'affronter l'existence ; et c'est encore à ce prix qui, dans sa formulation tient à ces quelques mots « *Elle fait jeune* », que la confiance renaît et qu'un sourire hébété viendra transfigurer un visage maintenant resplendissant comme un soleil au plus haut, à la verticale d'une lumière que tous les zéniths envieront, à jamais détrônés.

On prend son bonheur là où il se trouve, et là où il se donne à prendre depuis qu'il nous est demandé à tous de rester... indéfiniment jeunes : indéfiniment comme indistinctement, et par voie de conséquence, interchangeable à souhait.

On nous le refusera ce droit de prendre son âge et de le faire fructifier tel un capital précieux, fruit du travail de toute une vie qu'est le fait même d'acheminer son existence jusqu'à son terme, sans fierté particulière mais... si possible, sans honte et tête haute.

On nous préfère sans distinction aucune, alors que seules les affres du temps sont capables de forger une personnalité, un caractère. On nous veut plantés là, pris en étau entre ceux qui entrent dans la vie et ceux qui en sortent parce qu'ils en ont l'âge et qu'il est temps, grand temps pour eux tous.

A ceux qui ne peuvent continuer de répondre à cette exigence, il leur reste la régression infantile en grands ados sexagénaires, un rien juvéniles, sinon beaucoup, comme tout ce qu'on leur pardonnera parce qu'un adolescent sans excuses, ça n'existe pas.

La jeunesse des femmes est bien plus précieuse que celle des hommes car, une fois qu'elle a donné le sentiment d'être passée, les hommes ne se retournent qu'à leur corps défendant, et après de longues et multiples relances dans lesquelles l'intéressée y laissera une fois encore une partie de sa jeunesse finissante ; jeunesse qui n'est plus maintenant qu'une

tentative désespérée – prolongement au-delà du raisonnable –, de donner à voir ce qui n'est plus.

On dit le cœur aveugle. Certes ! Mais lorsque le cœur n'y est pas, il devient très vite visionnaire : il voit ce qui ne sera jamais plus, pour peu qu'il l'ait été un jour ; ce dont on pourra aussi douter mais que l'on taira par charité ou bien, parce que l'on est déjà loin, très loin : en effet, on ne s'est ni retourné ni arrêté ; on a poursuivi sa route, indifférent.

Elle a eu beau nous suivre cette jeunesse aux abois – jeunesse qui est aussi la nôtre, celle que l'on aimerait pouvoir encore afficher –, on n'a pas ralenti le pas pour autant ; et cette jeunesse beaucoup moins jeune maintenant s'est vite essoufflée en nous poursuivant de sa tentative de séduction ; tentative qui se trouve maintenant, là, face au pire, tout comme l'amour quand il ne nous est à aucun moment rendu et qu'il n'existe aucun espoir qu'il le soit dans un futur proche.

L'âge n'a donc – semble-t-il – que des inconvénients quand il n'est plus celui qu'il nous faut afficher. Aussi dissuasif qu'un danger sans recours, cet âge inopportun car, si l'on peut encore l'éviter, nul n'ira s'y froter de peur d'être contaminé avant l'heure : celle d'un compte à rebours qui nous rapproche inéluctablement du rejet et de la solitude, fruit d'une sélection de tout temps impitoyable et d'autant plus éhontée qu'elle ne s'affichera jamais comme telle.

- « C'est pas pour dire mais... je te trouve fatiguée. C'est ton boulot ?
- Ça pourrait être pire. Je m'en sors. Je suis pas encore rincée. Merde ! A notre âge, on a encore des choses à donner, à apporter. Je sais pas moi...
 - Sans doute.
 - Et toi, t'en es où avec ta recherche d'emploi ?
 - J'ai plein de rendez-vous. Je veux prendre mon temps. Je veux pas me lancer dans n'importe quoi. J'ai encore mes indemnités de chômage. Mais je vais trouver. C'est sûr.
 - Quand j'y pense ! Ils t'ont licenciée comme ça du jour au lendemain...
 - Oui. C'est comme ça. Mais... dis-moi toi : ça fait longtemps qu'on t'a pas vue avec Michel.
 - Avec lui, c'est fini.
 - Fini ?
 - Oui. C'est fini. C'était un con.
 - Un con ?! Mais, t'étais folle de lui ! Je me souviens. Il devait quitter son logement. Vous deviez emménager ensemble. T'arrêtais pas d'en parler.
 - Tu sais. C'était juste une idée. Rien de plus. Qu'est-ce que tu veux ? On s'entendait plus.
 - En tout cas, t'accuses bien le coup. Je sais pas comment tu fais parce que moi...
 - C'est facile. Y'a qu'à s'en foutre. C'est tout. »

Parler, c'est mentir. Plus on parle, plus on ment.
Ne plus pouvoir mentir, c'est ne plus pouvoir parler.

Parler c'est taire l'essentiel sur ce que nous sommes.

Combien y a-t-il de vérités énonçables sur nous-mêmes, sans courir le risque de finir seul avec cette parole, là où tout serait à refaire ? Combien de vérités donc, au plus profond de notre être, au plus près de

soi, peut-on énoncer sans provoquer une gêne chez notre interlocuteur ?

L'âme mise à nu c'est de la boue, de la détresse, de la colère, de la douleur et du ressentiment. Rien que l'on ne puisse partager sans prendre le risque de perdre l'estime, le respect, l'admiration, l'amitié et l'amour de ceux qui nous auront écoutés.

Si juger, c'est s'absoudre et se blanchir pour mieux noircir et accabler l'autre, la vérité, c'est ce qui est tu, c'est ce qu'on ne dévoilera jamais même sous la torture ou bien, la tête sous le billot car, parler c'est ouvrir la porte à tous les jugements défavorables ; la vérité sera donc tue de peur qu'elle ne se retourne contre nous : indifférence, dégoût, pitié de la part de notre interlocuteur, soulagement aussi, quand il la partage avec nous cette vérité indicible mais... sans nous l'avouer, comme pour mieux nous laisser dans l'ignorance et nous culpabiliser davantage encore.

Ceux qui se taisent sont ceux qui ne peuvent plus mentir. La vérité sur soi-même n'est bonne qu'à ça : à être tue dans la vie comme dans la mort ; et là, on n'aura plus à tenir sa langue ni à craindre le faux pas. Et si l'on pense un instant au fait qu'il se pourrait bien que ces vérités n'aient de vérités que l'idée qu'on s'en fait, dans le doute, mieux vaut alors les taire puisque toutes ces vérités nous rapprochent rarement de *La Vérité*.

Qu'on se rassure : il n'y a pas plus de vérités à chercher en nous et chez les autres qu'à découvrir dans le monde. Et s'il y en a, elles ne nous seront d'aucuns secours. Aucune vérité à découvrir ! Seulement vivre sa vie et tenter de reconnaître et de comprendre quelque chose sur soi-même et les autres, en toute bonne foi, et de temps à autre, espérer y trouver quelques instants de lucidité mais pas trop, juste assez pour ne pas causer un préjudice irréversible à soi-même et à ceux qui ont encore la patience et la charité de suspendre leur jugement à notre égard pour mieux nous accorder encore un peu de leur vie.

Quant au reste...

Croissance, rayonnement, ou bien dépérissement et dégénérescence ; ceux qui traîneront leur existence comme on traîne un boulet en forçat de la vie ; ceux auxquels tout réussit et ceux qui sombrent ; réussites sans nombre ou transmission empoisonnée, il vient de

là l'héritage qui frappe les uns et caresse les autres ;
héritage de lieux inhabitables ou bien, lieux propices
à tous les épanouissements. Et puis les autres : ceux
qui ignorent tout d'eux-mêmes, et qui espèrent
pouvoir acheminer une existence... certes ! sans
lumière et sans ombre, en demi-teinte, mais sans la
pénibilité d'une ambition aussi modeste soit-elle,
flexible à souhait cette existence sans heurs majeurs...

Jusqu'au jour où arrive un événement qu'aucune
révolte ne pourra ni saisir ni dompter, et cet
événement restera tu, lui aussi car, personne ne pourra
l'entendre ni le comprendre, même si tout nous
survit : peine, joie, chance, ingratitude. Oui ! Ils nous
survivent toutes ces joies et tous ces malheurs ;
suspendus dans l'univers, leurs éclats nous reviennent
à la recherche d'une âme dans laquelle se nicher pour
y faire leurs petits.

Contrôle de routine. Un de plus, un de trop ? Après quelques examens
complémentaires, le diagnostic tombe et le mot interdit est prononcé : un corps est
devenu fou... fou à l'intérieur, incontrôlable ; cellules
démultipliées au-delà du raisonnable ; cellules saines
et puis les autres, surtout les autres !

Anomalie de la forme, grosseur, rougeur,
écoulement ! La maladie s'en est prise à ce que nous
avons de plus intime. Morbide, on pense décrépitude
à l'intérieur de soi et pourrissement. C'est selon. Et
puis, c'est le dégoût aussi. Etat de choc. Sueurs froides, tremblements. C'est
l'indignation : « *Comment est-ce arrivé ? Pourquoi moi ? Mais qu'est-ce qu'on cherche à me
faire payer ? Non ! Toutes les autres mais pas moi !* »

Celles qui avaient de bonnes raisons d'espérer le
meilleur pour elles-mêmes sont d'un coup d'un seul
rendues à une seule préoccupation, les ailes coupées,
sans plus d'élan : survivre !

Mais... dans quel état ?

Regard sur soi négatif. Image corporelle altérée.
Comment reconstruire une image de soi acceptable ?

Quant aux regards des autres... faut-il parler ou bien se taire ? L'indifférence, la peur, le rejet. Prise de conscience soudaine : on peut mourir. Et puis, les larmes viennent. On ne les retiendra pas. Face à cette atteinte à l'intégrité physique d'une féminité maltraitée, hier encore source d'une joie immense, aujourd'hui ténèbres, et puis clarté aussi quant au diagnostic, comment ne pas perdre pied quand on sait que rien n'est tant adoré que la santé, la force et la jeunesse ?

Inutile de se lamenter. Plus qu'une priorité : en sortir, en finir au plus vite. On questionne un entourage qui mentionne des traitements lourds et longs ; et notre médecin traitant se chargera de dissiper les derniers points restés obscurs. On découvre vraiment la maladie le jour où on la voit.

Prélèvements de tissus ! Incision, faisceaux, rayons, transfusion. Qui est l'agressé et l'agresseur ? Est-ce cette maladie infâme qui rend malade ou bien son traitement ? Comment assurer sa survie ?

Les mois passent. Rémission ! L'espoir renaît !
Guérison ! Alléluia ! Dieu soit loué !

Ou bien, rechute locale ! Eh merde ! Métastases !
Retraitements, re-effets secondaires : « *Je renonce. C'est trop. J'en n'ai plus la force.* »

Infernal l'acharnement de ces maladies et leurs traitements ! Chaos, déchéance. La maladie ne vous quitte plus ni la peur. Elle vous tire vers le bas, par les bras, par les jambes ; elle veut que vous descendiez avec elle. Confrontés à sa cruauté, vous n'êtes plus capable que d'un cri : celui de la haine pour cette maladie qui vous arrache hors de vous-même jusqu'à lui appartenir tout entière. On vit dans sa respiration, dans son souffle. Elle prend tout. Elle ne laisse rien. Elle commande. Vous pouvez la haïr et la vomir, elle a tout prévu : plus vous la maudirez, plus elle insistera et redoublera d'énergie.

Angoisse des examens. Va-t-on nous garder longtemps ? Inquiétude à l'idée de laisser son appartement sans personne pour l'occuper. Et le chat,

qui acceptera de s'occuper de lui pendant notre absence ? Combien de temps ça va durer ?

Si d'aucuns ne nous font pas de cadeaux, la vie non plus. C'est son côté « *malheur à ceux qui s'obstinent à vouloir vivre !* » alors qu'ils n'ont aucun don pour ça ou bien, plus cruellement et plus simplement : alors que les conditions de leur survie ne sont pas réunies socialement et qu'il ne leur sera pas donné de le faire. Il lui sera beaucoup pardonné à cette réalité intraitable si d'aventure il nous vient à l'esprit de lui rendre la pareille en vomissant dans le lavabo de la salle de bains ou dans les toilettes, le dernier traitement administré à la séance de ce matin, nauséuse et épuisée, prête à tout lâcher, à tout rendre.

Femmes accompagnées et soutenues. Femme seule, délaissée qu'un conjoint aura quittée sur la pointe des pieds au pire moment. Vient alors le temps des visites et des amies qu'il faut soutenir. Et là, c'est à se demander qui est le visiteur et le patient, tellement la peur de l'un se confond avec la peur de l'autre.

La première fois, à l'approche de l'hôpital, habitée par de nombreuses pensées chaotiques, elle a reculé. Elle a hésité à passer les grilles, saisie de panique. Jamais ce malaise ne l'a quittée. A chaque visite : toujours la même oppression et le désir de fuir au plus vite.

Veillées celles qui ont survécu, et qui ont dû abandonner leur vie – celle d'avant –, et de leur intimité, la part la plus représentative à leurs yeux ; quand il ne s'agit pas d'une partie plus intime encore.

Veillée jusqu'au terme de sa vie, l'amie qu'une maladie voleuse et sans gêne aura emportée. Veillée près d'un lit, à son chevet, sans jamais pouvoir imaginer un seul instant échanger son sort contre le sien.

Veillée cette sœur d'arme, allongée là, épuisée, avec une poignée de mots fraternels ; ces mots qui forcent leur passage dans l'air, prononcés avec le souffle, du fond de la gorge, la poitrine lourde. On se

retient pour ne rien ajouter au tragique et pour ne pas éclater en sanglots, ne pas dire qu'on est désolée et qu'elle ne méritait pas ça.

Tout un monde friable et périssable, veillé le regard tourmenté ; et puis l'angoisse qui vient éclairer le visage du visiteur. La patiente, elle, n'a déjà plus de force, le visage nu. L'épuisement a eu raison de son corps et de son esprit. Reste seulement la représentation de cet épuisement qui occupe et envahit tout. Dans ces moments-là, le regard du visiteur se porte sur les murs, le lit, les draps, l'appareillage de perfusion, pensant pouvoir très certainement en réchapper. Le regard de la patiente, lui, scrute la fenêtre, dehors, là où tout était encore possible voilà quelques semaines ; et pour qu'elle puisse y voir une route, un chemin hors des ténèbres, c'est un feu de Dieu qu'il faudrait allumer à cette patiente perdue dans sa chambre – dernière retraite pour celle que la maladie a vaincue ; une ombre, son regard qui vous donne à voir toutes les années encore à venir pour elle qui ne les connaîtra pas.

Double regard, double infini dans ces deux visages dépouillés : celui de la naissance pour toutes les deux – il y a cinquante ans et plus –, et celui de la mort, pour l'une d'entre elles.

La menace sera toujours là. Quels projets maintenant pour avancer et éloigner le souvenir de la maladie et du décès de celle qu'on aura accompagnée jusqu'à sa dernière heure ? Tabac, alcool ! Il faudrait pouvoir y renoncer. Pour la pilule, c'est déjà fait, l'âge aidant et puis, c'est trop tard : on a donné ! Trente ans de bons et loyaux services et une génération, la première, pour essayer les plâtres. Une nouvelle hygiène de vie nous est proposée. Tout à faire ! Tout à refaire donc !

Domage, vraiment, qu'il n'y ait pas eu autant de voix pour nous prémunir et nous guider alors qu'elles sont pléthores aujourd'hui à entretenir la peur, à la

susciter, à nous la suggérer cette peur et la culpabilité avec.

Comme si toutes les conditions avaient été réunies pour nous permettre d'effectuer un tel choix de vie !

On se dit : « *On aurait dû ! Mais quoi ? Est-il déjà trop tard ?* »

Qu'en est-il de nos derniers projets de vie pour les trente dernières années à venir ? Duvets d'oiseaux balayés par les vents dans l'ornière de notre ignorance passée, tous ces projets si par malheur la maladie nous prend pour prochaine cible.

Et puis, il y a les autres, celles dont on a pu entendre parler, ailleurs, loin, inconnues. Une autre encore, plus proche celle-là, dans son entreprise. Elle a bien dû la croiser une ou deux fois dans les couloirs au fil des ans.

Si l'on ne remplace jamais rien, ces maladies en sont la preuve irréfutable et cruelle car, la mort n'irradie personne. Elle est une énigme pour les imbéciles seuls qui passeront le restant de leur vie à tenter de la déchiffrer car rien n'est plus réel que la mort, rien n'est plus transparent, plus limpide, plus clair que la mort. Elle rafle tout la mort et sous terre point de deuil et point de chant funèbre : l'indifférence et le silence règnent en maîtres incontestés. Elle saisit, elle se sert. Elle commande. Elle se goinfre, la mort !

Gargantuesque, c'est avec les doigts qu'elle mange et qu'elle festoie et c'est avec le manche qu'elle s'essuie et c'est avec nos larmes et notre sang qu'elle se désaltère pour à nouveau, se précipiter sur les plats, hilare, outrageusement immodeste. Elle ne connaît pas la magnanimité. Elle ne connaît que son action et son résultat. Elle ne cherche pas. Elle trouve. Elle ne lutte pas, elle gagne. Face à elle, on n'a qu'un droit et qu'un devoir quand elle triomphe sans conteste : ôter son chapeau, comme au passage d'une procession et de son cercueil ; et pour celles et ceux qui n'en portent jamais : lui faire la plus belle des révérences, la plus respectueuse aussi.

Rien de surprenant que tous les tyrans en usent et en abusent de cette arme qu'est la mort ; eux qui ne respectent que la force pour s'empresser d'y répondre par la force ; force d'une brutalité égale. Symétrie parfaite donc !

Ces femmes seules, quand elles partent, on les enterre comme on peut. Si elles ont de la famille, les frères et les sœurs pourvoient et on sera là : « Oui, je l'ai bien connue, vous savez ! Elle et moi, on a passé des soirées entières à parler de nos vies à toutes les deux. » Dans le cas contraire, si rien n'a été prévu par la défunte et si ses moyens ne le permettent pas, on peut encore espérer organiser une cérémonie qui soit à la hauteur de l'amitié qu'on lui portait, et une dernière fois en témoigner.

Deux de ses amies sont parties : l'une à 52 ans et l'autre à 45. Elles sont parties de rechute en rechute, de traitement en traitement, épuisées, ahuries, somnolentes ; et puis, d'autres emportées en trois mois : Nathalie, une amie de quinze ans, divorcée tout comme elle ; le regard perdu dans la pénombre d'une chambre d'hôpital, elle a dû la quitter car l'heure de la fin des visites approchait ; elle ne l'a jamais revu ce regard qu'une aide-soignante aura clos sur elle en lui fermant les yeux.

Quand Nathalie a été emportée, elle a paniqué :
« On peut pas la laisser partir comme ça. Faut essayer de joindre les autres. Faut qu'il y ait une cérémonie... quelque chose ! »

Si la mort d'un enfant est une injustice insupportable, une injustice d'une violence inouïe, vécue comme telle par le plus grand nombre, durablement, longtemps, longtemps après, en revanche, notre mort à nous adultes c'est une cérémonie de quarante cinq minutes dont on gardera le souvenir une journée, voire... une semaine, tout au plus.

C'est vous dire... c'est... *tout* dire !

Mais alors... diable ! Que nous est-il arrivé durant toutes ces années ?

Tant que l'on est vivant, en toute conscience, il n'y a pas de plus grand malheur au monde que de n'y trouver personne pour nous pleurer. Un tel constat comme une révélation foudroyante est capable d'annuler d'un seul trait toute une vie. Qui peut bien mériter un tel sort ? Qui donc ? Et même en comptant avec ceux qui semblent s'être éloignés à jamais de notre humanité, notre propre humanité nous préservant de la moindre tentation inhumaine à leur égard.

Copyright Serge ULESKI. Tous droits réservés.